

MŒURS ET COUTUMES.

UN MARIAGE ARMÉNIEN A CONSTANTINOPLE.

J'avais été invité aux noces d'une jeune fille appartenant à l'une des premières familles arméniennes de Péra¹. Selon l'usage, la future n'avait jamais vu l'homme qu'elle allait épouser. Nous entrâmes dans la maison à huit heures du soir; elle était très-éclairée et pleine d'invités; parmi eux se trouvaient forcément le prêtre arménien avec sa femme. Après nous avoir fait traverser plusieurs pièces, on nous introduisit enfin dans une salle autour de laquelle régnait un divan adossé à la muraille. Des femmes arméniennes, réunies en différents groupes, étaient assises, les jambes croisées, sur ce divan. Au fond de la salle se tenait, comme une statue dans une niche, une figure muette, immobile, et tellement chargée d'ornements en or, que l'œil ébloui ne pouvait rien distinguer. C'était la fiancée. Des hommes, rangés au milieu de la salle, la regardaient en silence. Par égard pour nos habitudes européennes, on nous apporta des chaises, et nous nous assimes à côté des hommes qui continuaient à contempler la jeune fille. Un instant, elle permit qu'on soulevât son voile, et je n'eus que le temps d'entrevoir un visage calme et mélancolique, tout à fait en désaccord avec les traits animés des autres Arméniennes. Celles-ci portaient, sur le haut de la tête, des couronnes d'or et de diamants, qui ne pouvaient contenir les magnifiques tresses de leur abondante chevelure. La physionomie de ces femmes était agréable, leurs manières modestes quoique affectueuses. Seule la fiancée était voilée.

Deux Arméniennes se levèrent pour nous offrir des rafraîchissements composés de rosoglio et d'une espèce de sirop blanc, que nous prenions avec des cuillers. Pendant ce temps, des musiciens, disposés dans un des coins de la salle, jouaient de divers instruments et chantaient des chants de circonstance.

Ensuite on étendit devant la fiancée deux nattes ornées de broderies, sur lesquelles on posa deux flambeaux massifs en argent, chargés de deux gros cierges. Entre ces deux cierges on en plaça un troisième plus gros

¹ Péra, faubourg de Constantinople. Voir la poétique description de cette ville dans le 1^{er} vol. du *Magasin*, pages 212 et 244.

encore, entouré, d'une façon bizarre, de rubans et de fils d'or; celui-ci fut attaché au dos d'une chaise et placé en face de la fiancée : c'est le cierge nuptial. La famille le conserve précieusement, et le prêtre recueille la cendre de la mèche, à laquelle on attribue des vertus particulières. Je ne m'attendais pas, pour un mariage chrétien, à voir allumer le flambeau de l'hyménée¹.

Le prêtre s'approcha pour accomplir la cérémonie. Près du cierge nuptial on plaça une petite table recouverte d'une nappe blanche, et l'officiant, assisté d'un Arménien laïque, tira de son sein un crucifix qu'il agita deux ou trois fois sur la table, en murmurant une bénédiction. Ensuite il dit une autre prière et récita un psaume avec un assistant. La nappe fut levée et l'on prit sur la table un châle dont on entourait la fiancée, avec des rites solennels. Cette cérémonie s'appelle la bénédiction du châle; les Arméniens y attachent une grande importance.

Ce premier acte du mariage terminé, nous primes congé de la société, mais nous fûmes invités à revenir le lendemain, pour le moment où la jeune fiancée serait conduite à son époux, qui, pendant ce temps-là, confiné à Galata, ne pouvait approcher de la demeure de sa nouvelle famille.

En effet, le lendemain à trois heures, nous vîmes la jeune fille, vêtue comme la veille, enveloppée du châle bénit, monter dans une aroba² attelée de deux buffles, et s'asseoir sur un banc ciselé et doré. Dix à douze femmes, parmi lesquelles nous distinguâmes celle du prêtre arménien, s'assirent autour d'elle, de façon à la dérober à tous les regards; un enfant, qui marchait en avant, portait le cierge nuptial, et le cortège prit ainsi le chemin de la maison du jeune homme, qui allait voir pour la première fois celle qu'il épousait. Malgré cette singulière manière de contracter alliance, les mariages arméniens sont presque tous heureux, ou du moins paisibles. Les hommes, avec leur esprit religieux, considèrent l'union conjugale comme un contrat solennel; et les femmes, naturellement douces, soumises et disciplinées, par l'éducation, aux vertus domestiques, ne s'écartent jamais de leur devoir.

(Traduit de l'anglais, de M. Walsh.)

¹ Voir, dans les premières années du *Magasin*, les lettres d'Alba Servilia, sur Rome et les femmes romaines.

² Espèce de voiture.

HISTOIRE.

DÉDALE.

(Explication de l'énigme historique.)

Dédale, fils de Hymétion, était arrière-petit-fils d'Erechthée, sixième roi d'Athènes. Il fut un des hommes de génie dont s'honore la Grèce. Mécanique, statuaire, architecture lui doivent les plus puissantes, les plus ingénieuses découvertes. Il est entré dans le domaine de la Fable; les vieux siècles, étonnés de sa merveilleuse puissance, l'ont rangé à côté des demi-dieux : ils l'ont supposé élève de Mercure. C'est Dédale qui inventa, dit-on, la hache, le niveau, le vilebrequin, la colle-forte, la forme plus savante des navires et la disposition d'une voilure plus rapide; c'est lui encore qui, en donnant du mouvement aux bras et aux jambes des statues grecques, ouvrit à la statuaire la voie nouvelle que devaient si noblement parcourir Phidias et Praxitèle. Jusqu'à Dédale, l'architecture des Hellènes était sans ornement, les bas-reliefs et les frises naquirent sous son ciseau.

Ainsi que tous les hommes de génie, Dédale fut malheureux : comme son neveu et son disciple avait inventé la scie, le compas et le tour du potier, il tomba dans une sombre jalousie; et, un jour, le corps du jeune artiste ayant été trouvé brisé et sans vie au pied de la citadelle, Dédale fut accusé de meurtre. Devant l'Aréopage, il prétendit que son neveu avait fait une chute mortelle; mais l'Aréopage ne crut point à cet accident, et Dédale fut condamné, les uns disent à la mort, les autres à l'exil.

Le condamné parvint à se réfugier en Crète, où Minos lui fit le plus noble accueil. De Crète, il se rendit en Egypte; mais bientôt de retour vers le prince qui lui avait donné un généreux asile, il construisit ce célèbre labyrinthe qui, plus que tous ses autres ouvrages, a sauvé son nom de l'oubli. Ayant, dans une occasion, agi contre la volonté du sage Minos, il fut, avec son fils Icare, renfermé dans le labyrinthe. Son génie inventif lui fournit bientôt les moyens de s'affranchir de cette rude captivité; il

imagina pour son fils et pour lui une double paire d'ailes, qui devaient les soutenir tous deux dans les airs. Icare tomba dans cette partie de la mer Egée que l'on appelle, de son nom, Icarienne; tandis que Dédale, poursuivant son vol, prit terre en Sicile. Là, il embellit de ses ouvrages le temple célèbre de Vénus Erycine. De cette ile, Dédale passa en Egypte où il mourut. Les ailes de Dédale ne sont-elles pas des voiles nouvelles ajoutées à de légers navires? ou bien avait-il entrevu le problème, si vivement poursuivi aujourd'hui, de la navigation dans les airs?... La vieille antiquité possédait le secret de beaucoup d'inventions que nous croyons nouvelles.

BEAUX-ARTS.

LES TAPISSERIES DE NANCY.

On sait que les tapis furent en usage chez les Orientaux depuis les temps les plus reculés. De l'Orient la mode vint en Grèce, puis chez les Romains lorsque Attale, roi de Pergame, qui possédait de magnifiques tapisseries brodées d'or, eut institué Rome héritière de ses États et de tous ses biens. Nous avons dit, dans un des articles du Journal, comment Colbert, ministre de Louis XIV, plaça une manufacture des tapisseries sous la protection immédiate de la couronne¹; mais nous n'avons pas parlé encore des tapisseries de Nancy, aussi célèbres par leur antiquité que par leur magnifique travail à l'aiguille. Cette tapisserie, alors d'un seul morceau, fut prise dans la tente de Charles le Téméraire, lors de sa mort, en 1477, devant la capitale de la Lorraine qu'il assiégeait; elle devint un meuble de la couronne, et servit au palais des ducs de ce pays, depuis René II jusqu'à Charles IV, qui, ayant créé une cour souveraine, en fit présent à cette compagnie. Plus tard elle forma, toujours d'une seule pièce, la tenture de la grande salle d'audience de la Tournelle, et de la chambre du conseil du Parlement. Elle orne encore aujourd'hui, mais coupée en plusieurs parties, la chambre d'accusation de la Cour d'appel de Nancy et une autre pièce inoccupée. Ce qui reste de cette tapisserie a 76 pieds de longueur,

¹ Voir la 1^{re} année du Magasin des Demoiselles, page 200.

sur douze de hauteur. C'est une de ces anciennes tapisseries flamandes, dont le tissu de laine, très-fin, est éclairé par l'or et la soie; la soie et la laine subsistent encore, mais l'or ne s'aperçoit plus que dans quelques endroits.

La tapisserie de Nancy présente une histoire allégorique, ayant pour but moral de démontrer tous les inconvénients de la gourmandise et de la bonne chère. Les costumes des nombreux personnages qui figurent dans ce monument le rendent très-précieux; ils portent les vêtements et les ornements en usage vers la moitié du quinzième siècle; le choix du sujet et son exécution ont aussi le cachet de cette époque, d'où l'on peut conclure que la tapisserie de Nancy est une œuvre artistique de 1450 environ.

Les personnages qu'elle représente sont de grandeur naturelle, et admirables de vérité et d'exécution. Dans son intégrité la tapisserie de Nancy ne formait qu'une seule page, sur laquelle venait se dérouler l'histoire bizarre qu'elle représente et dont les diverses phases étaient comme encadrées par des colonnes formant une séparation fictive. On ne sait pas au juste à quelle époque ce chef-d'œuvre fut coupé en morceaux; ce qu'il y a de certain, c'est que loin de respecter les péripéties de l'histoire qu'il représentait, on n'eut aucunement égard à la pensée de l'artiste, et qu'il fut coupé sans discernement. La fin même, ou une partie de la fin, n'a pu être retrouvée.

On doit à Nicole de la Chesnay l'interprétation exacte et complète de l'allégorie de la tapisserie de Nancy. Cet auteur, connu seulement des bibliographes, mit en scène chaque personnage, et ajouta la parole à leurs actions. Cette interprétation ou *moralité* porte pour titre : *La condamnation de Banquet, à la louange de Diepte et Sobriété, pour le prouffit du corps humain.*

L'auteur nomme, dans un prologue, les personnages figurés; les uns représentent les maladies, comme *Apoplexie, Hydropisie, Jaunisse*; les autres, des personnages tels que dame *Expérience* et ses serviteurs, *Diète, Saignée, Pilule*, etc., etc.

Nicole de la Chesnay ajoute, dans son prologue, que l'auteur de ce dessin a eu en vue l'intention de *détester, villipender le vice de glouttonnie et voracité, et par oppositè louer, exalter, magnifier la vertu de sobriété, frugalité, abstinence et bonne diète.*

Sans la lecture préliminaire de cette œuvre ingénieuse, peut-être eût-on difficilement compris le rôle réel des personnages de la tapisserie. C'est d'abord une causerie intime de *Souper* et *Banquet*, qui veulent mener

joyeuse vie du soir au matin, et imiter en tous points *Passe-temps* et *Bonne-compagnie*.

On fait une collation dans laquelle il entre des prunes de Damas, fruit très-rare et très-difficile à trouver pour la saison ; et, pendant le repas, *Je bois à vous* fait observer que *Gourmandise*, dans sa précipitation, vient d'avaler une limace. *Passe-temps* propose de danser et invite dame *Friandise*. Des instruments placés dans un lieu élevé sur un échafaudage jouent un air de danse.

Cela fait, *Diner*, *Souper* et *Banquet* s'avancent vers *Bonne-compagnie*, s'excusant d'entrer chez elle sans être invités. Mais celle-ci les accueille avec joie, leur demande leurs noms et leur apprend en échange le nom de ses sujets. *Diner*, reconnaissant de sa bonne réception, l'engage à venir chez lui festoyer sur-le-champ, disant que tout est préparé ; *Souper* l'engage pour le second repas, et *Banquet* pour le dernier.

On va d'abord chez *Diner*, qui fait servir de la friture, du brouet, du potage, de gros pâtés, du cochon, etc. C'est cette scène que représente le premier morceau de la tapisserie. Un grand nombre de personnages sont à table, c'est le tableau fidèle d'un repas seigneurial au quinzième siècle, tant sous le rapport des ornements que sous le rapport des vases qui servent à table et des serviteurs qui assistent au repas. Une légende, surmontée de fleurs de lis, explique en ces termes l'ensemble de la scène :

Souper et Banquet caultement
Virent l'assemblée adviser,
Dont par envie prestement
Comprindrent de vengeance user.

La moralité montre, après cette scène, les maladies venant, en figures hideuses et monstrueuses, embâillonnées et si étrangement habillées qu'on a grande peine à reconnaître si ce sont femmes ou hommes. La troupe se compose de *Colique*, *Paralysie*, *Apoplexie*, *Esquinancie*, *Hydropisie*, *Jau-nisse*, *Gravelle* et *Goutte*. Chacun de ces intéressants personnages vient décliner son nom et fait l'énumération de son caractère particulier.

Lorsqu'ils ont terminé, *Souper* et *Banquet* s'approchent d'eux, et leur demandent traitreusement s'ils voudraient consentir à livrer assaut à *Bonne-compagnie* et à ses gens. Les maladies acceptent, et *Souper* les fait cacher dans son logis. Pendant ce temps *Bonne-compagnie*, après avoir terminé le repas, ordonne au luth de jouer une danse et s'assied pour regarder les danseurs,

Souper vient ensuite chercher *Bonne-compagnie*, en lui rappelant la promesse qu'elle lui a faite, et il l'emmène sous le bras.

Le repas s'achève, et lorsqu'on est au dessert, *Souper* disparaît et va demander aux maladies si elles sont prêtes. Celles-ci répondent que oui, et s'informent si elles doivent tuer les convives. *Souper* leur dit que non, mais il recommande de bien les battre. Alors les maladies s'élancent sur les invités, la table est abattue, la vaisselle renversée, et tous les convives n'échappent que par miracle, après avoir été fort maltraités.

C'est le tour de *Banquet* ; il revient d'une manière hypocrite chercher *Bonne-compagnie* et toute sa chère brigade. La dame se plaint de la trahison de *Souper* ; et *Banquet* répond que son confrère est un homme décevant. Mais le traître a prévenu les maladies et leur dit cette fois d'apprêter les armes. *Banquet* lui-même a revêtu sa cotte de mailles et sa cuirasse, et est tout prêt à armer sa tête du casque.

Ici le luxe de la table paraît beaucoup plus grand que dans le repas précédent ; *Banquet* étant un personnage plus important que *Souper*, son confrère, il est naturel que le service soit plus opulent. Aussi voit-on dans ce tableau tout ce qui pouvait constituer un repas de grand seigneur : deux paons portant chacun au cou une espèce d'écusson destiné à recevoir les armes de l'amphitryon ; une hure tatouée ; un vaisseau rempli d'oiseaux, entouré d'une mer pleine de poissons, et surmonté d'un mât où se trouve une figure de femme. Cet appareil remplaçait à cette époque ce que nous appelons un surtout.

Quatre cierges de couleur éclairent la table, semblables à la chandelle des rois, encore en usage en Lorraine parmi les peuples des campagnes. La tapisserie représente à droite un groupe de musiciens, qui se voit déjà dans le premier tableau, et deux serviteurs dont l'un, portant un vase allongé, est posé d'une admirable façon.

Dans le troisième tableau, le combat, le carnage sont partout. *Friandise* est attaquée par *Apoplexie*, *Gourmandise* est égorgée par *Pleurésie*, chacune des autres a son adversaire. La *Fièvre* tue un jeune homme qu'elle tient par les cheveux. Enfin *Poirat*, dont le nom vient de poirée, et qui représente l'ivresse, tombe ivre mort.

Banquet, victorieux, tient à deux mains son épée. Tous les acteurs de cette scène sont merveilleusement dessinés, et représentés avec une vérité d'action frappante. Les assiégés s'enfuient, ils ont perdu quatre *suppôts*, parmi lesquels la mignonne *Friandise* et sa sœur *Gourmandise* ; *Passe-temps* a eu l'épaule enlevée, *Accoutumance* le dos brisé. *Bonne-compagnie*,

tout affolée, va porter plainte à dame *Expérience*, et raconte la trahison de *Souper* et de *Banquet*.

Dans le quatrième tableau, dame *Expérience* est assise sur son trône, entourée de ses valets. *Remède* court exécuter les ordres de sa maîtresse, et *Pilule*, non moins zélé, a déjà quitté sa place, marchant en tête de la troupe qui doit arrêter les coupables. *Diète* parle bas à dame *Expérience*.

On remarque dans ce fragment de tapisserie des armures, et particulièrement un casque dont on ne trouve pas le pareil au Musée d'artillerie; l'estafier de dame *Expérience* porte aussi une genouillière fort curieuse, représentant une figure d'animal. Vers la droite on aperçoit *Secours*, qui offre un brassard très-remarquable et représentant une face humaine. La richesse des vêtements de dame *Expérience* surpasse tout ce qu'on peut imaginer.

La légende de ce morceau est ainsi conçue :

Dame Expérience manda
Des serviteurs grans et menus,
Et expressément commanda
Que Souper et Banquet tenus
Fussent en telle seureté que nulz
Des deux ne se puist excuser,
Pour répondre ès cas advenuz
Dont on les voullait accuser.

Dans la moralité on lit ensuite que *Banquet* et *Souper*, après avoir été liés, furent jetés hors de prison pour être conduits devant les juges. Arrivés devant le tribunal, ils trouvèrent dame *Expérience* qui renouvela sa plainte devant eux. *Banquet* eut beau nier ses crimes, il fut condamné à être pendu. *Souper*, moins coupable que son confrère, avoua avec bonne foi qu'il avait fait accabler de coups *Bonne-compagnie* et ses amis. En faveur de son repentir, on lui fit grâce de la vie, mais en même temps il lui fut expressément défendu d'approcher de six lieues de *Diner*, et on lui mit aux mains des menottes de plomb pour qu'il ne pût désormais verser à boire aussi légèrement.

On fait ensuite signer la sentence à tous les juges, et *Remède* la lit tout haut aux accusés qui viennent d'être ramenés.

Aussitôt *Diète* passe une corde au cou de *Banquet*, et on mène au supplice le patient qui ne tarde pas à trouver en haut de la fatale échelle la punition de ses forfaits et trahisons.

Quant à *Souper*, c'est dame *Sobresse* qui, de ses belles mains blanches,

lye le plomb à quatre esguillettes, puis il est renvoyé avec dédain et mépris.

Une partie de cette dernière scène manque aujourd'hui à la tapisserie, mais à l'aide de quelques fragments Nicole de la Chesnay a pu la retrouver facilement, et suivre la pensée de l'auteur.

Tel est aujourd'hui ce chef-d'œuvre qui a coûté tant de travail, de peines et de soins, et qui, malgré son délabrement et sa vétusté, n'en est pas moins une de nos antiquités les plus remarquables.

MARIE MONTLUÇON.

POÉSIE.

L'HIRONDELLE ET LA TOURTERELLE.

FABLE.

« Pourquoi rester ainsi dans tes foyers ?
Disait la légère hirondelle
A la sensible tourterelle.
Imite-moi, parcours les pays étrangers ;
Tu pourras acquérir de vastes connaissances,
De cent peuples divers étudier les mœurs,
Et, cultivant les arts et les sciences,
T'ouvrir ainsi le chemin des honneurs. »
« Moi, reprit l'humble oiseau, quitter mon doux asile,
Ma vie obscure et tranquille,
Pour des voyages fatigants !
A quoi bon, s'il te plaît ? Mon époux, mes enfants
Me trouveront toujours assez savante :
Quant à moi, de mon sort je suis plus que contente,
Puisque je possède leur cœur.
Des voyages lointains peuvent, je le confesse,
Nous procurer plaisir, savoir, honneur, richesse ;
Mais ce n'est qu'au logis qu'on trouve le bonheur. »

Th. LORIN.

RÉCRÉATIONS.

LE PETIT PAGE.

(Suite et fin.)

Isolin, qui avait tout écouté, avança sa gentille tête, et dit :

« Si vous me le permettez, j'empêcherai bien ces hommes de nous inquiéter. »

Albert attira près de sa poitrine le petit page; le vénérable abbé se pencha pour écouter l'enfant, qui exposa son projet en tremblant.

« Oh! mon mignon, fit Albert, quelle simple et facile invention! Par saint Denis, je te promets, dès que nous serons en France, une chaîne d'or que mon frère a rapportée d'Italie : c'est l'ouvrage du plus habile ciseleur qu'il y ait dans la chrétienté; c'est un chef-d'œuvre de Benvenuto Cellini * »

Mais quittons un instant les voyageurs qui sont plus intimement connus de nous, et pénétrons dans la grange où se tenaient les trois prétendus marchands, si malencontreusement arrivés dans l'hôtellerie. Eux aussi s'étaient réunis en conseil : ayant mis de côté le masque qu'ils avaient cru devoir emprunter, leurs allures naturelles montraient clairement qu'ils étaient hommes de bataille et non de négoce.

« Par Notre-Dame del Pilar, disait l'un d'eux, don Diégo, vous avez eu ce soir la main timide et la voix embarrassée! Puisque nous les avons si miraculeusement rejoints, pourquoi ne les avons-nous pas arrêtés? Après avoir si bien suivi la piste du gibier, voilà que nous hésitons... »

Cette remarque enflamma de colère l'œil de don Diego, qui répondit d'un ton moqueur :

« Don Butor, mon ami, si vous aviez un peu plus d'intelligence, vous auriez compris ma conduite; mais je veux bien vous expliquer les motifs qui m'ont fait agir comme je l'ai fait. D'abord, les affaires de nuit ne me vont guère, un oiseau s'envole facilement dans l'obscurité; puis, je l'avoue, j'aime peu mettre la main sur une femme, surtout quand cette femme est sœur de roi... Savez-vous bien, mon perspicace compagnon, que grande sera sans doute la joie de Charles-Quint lorsqu'il apprendra l'arrestation

* Voir le 5^e vol. du *Magasin des Demoiselles*, p. 98.

de la princesse, mais savez-vous aussi que si elle disait à l'empereur : « Sire, un des hommes qui m'ont arrêtée a fait outrage à la majesté de ma personne ! » savez-vous, dis-je, mon prudent ami, savez-vous que vous et moi nous serions accrochés au plus haut gibet de l'Espagne ? Enfin, avez-vous reconnu celle que nous poursuivons ? »

A cette interrogation, celui que don Diego appelait assez grossièrement don Butor, partit d'un éclat de rire qui ébranla les solives de la grange. Après avoir donné un libre cours à sa gaieté : « Il me demande, s'écria-t-il, si j'ai reconnu la princesse, et il n'y a qu'une femme ! » Sa bruyante hilarité éclata de nouveau, tandis que don Diego se promenait en haussant les épaules.

Enfin, comme las des présomptueuses façons de son compagnon, il se rapprocha brusquement de lui, et le regardant avec dédain, il lui dit :

— « Je suis votre chef et vous n'avez qu'à obéir ; cependant, comme les circonstances sont graves, je veux bien entrer avec vous dans quelques explications, afin que mon plan mieux compris trouve en vous un agent plus habile. D'abord, et n'allez pas rire sottement ; la princesse n'est pas la dame aux cheveux blonds ; c'est le beau page à la chevelure brune, qui est la noble proie que nous poursuivons. Ne prenez pas une mine si étonnée et fiez-vous à mon regard, il vaut mieux que le vôtre. N'avez-vous pas, en effet, j'en ai honte pour vous, témoigné votre étonnement de ce que l'abbé n'avait pas dit les grâces à la fin du souper ? Quel abbé ! mon cher ami ; quand le moment d'agir sera venu, je vous conseille de vous tenir à distance de ce saint homme. A un moment vous avez appuyé votre bras sur l'épaule du prétendu Albert... En vérité, si comme moi vous aviez été placé en face du moine, vous auriez été épouvanté, votre vie a tenu à un cheveu.

— Vous croyez ?...

— Vous verrez demain si je me trompe. C'est un des géants de Mari-gnan, que votre main a follement irrité... ; une minute vous avez eu le bras dans la gueule d'un lion.

— Par la sainte Trinité, s'il en est ainsi, que faire ?

— Me laisser achever. Vous allez vous tenir à cette fenêtre, qui donne sur la porte de l'écurie.

— Je comprends...

— Vous ne comprenez rien du tout. Demain les voyageurs, à la pointe du jour, vont seller leurs chevaux et partir sans bruit...

— Alors nous nous opposerons à leur départ.

— Nous les laisserons partir sans inquiétude...; seulement j'ai prévenu nos hommes qui, à deux heures du matin, seront en embuscade à mille pas de ce village, sur la route de France, et voilà comme les choses vont se passer : La princesse sort sans bruit de cette hôtellerie; à peine a-t-elle fait vingt pas que nos chevaux sont prêts, et nous suivons nos fugitifs qui, pris entre nous et l'embuscade, en plein jour... Comprenez-vous à présent que je vous ai tout dit?...

— Parfaitement.

— Sur ce, mettez-vous en sentinelle, tandis que Perez et moi nous allons prendre quelques heures de repos; demain, car c'est demain qu'il faudra veiller sur nos captifs, Perez sera de garde.

A la pointe du jour, comme don Diego l'avait prévu, la porte de l'hôtellerie s'ouvrit tout doucement, le petit page Isolin et l'abbé se dirigèrent vers les écuries, les chevaux furent rapidement harnachés et bientôt, après avoir payé l'hôtelier, la caravane se mit en marche. Tout ce départ se fit dans le plus profond silence et avec la plus grande célérité; mais cependant rien ne put échapper à la surveillance de la sentinelle de don Diego, et à peine la porte de la cour se refermait-elle sur Guillaume, qui faisait l'arrière-garde, qu'à leur tour les Espagnols de la grange s'élancèrent vers leurs chevaux... Mais, au même instant un cri de fureur sortit de la poitrine de ces trois hommes. Les harnais et les sangles de leurs selles avaient été coupés par Isolin. L'hôtelier fut alors appelé à grands cris, et les fugitifs purent entendre ces accents d'une colère, d'une rage impuissantes, et comprendre quel important service venait de leur rendre le petit page.

« Voilà les loups qui hurlent, fit Albert, mais, ou je me trompe bien, ou avant de sortir de ce maudit village nous allons faire encore quelque méchante rencontre. Qu'en pensez-vous, messire abbé?

— M'est avis, si tel est votre bon plaisir, qu'au lieu de suivre la route, nous cheminions à travers champs, par derrière ces roches, et, décrivant un demi-cercle, nous reprendrons la route à deux ou trois lieues d'ici. Ce serait trop malheureux d'échouer au port... Hier soir, en voyant ces trois prétendus marchands, je m'étais promis de les tuer, mais il y aurait certainement eu lutte et bruit; Isolin nous a rendu un service que je n'oublierai pas. Hâtons-nous, tenez, quittons ici la route, nous sommes sur un terrain qui heureusement ne prendra pas l'empreinte des fers de nos chevaux. »

Bientôt ils furent tous quatre derrière une petite colline garnie de genêts et d'ajoncs épineux. Jamais résolution ne fut plus heureuse. En effet, don

Diego, après s'être laissé aller à la plus violente colère à la vue des sangles rompues et des harnais déchiquetés par le poignard d'Isolin, s'était jeté à cheval, et, se fiant à son habileté comme cavalier, sans selle et avec un simple bridon, il s'était élancé comme un tourbillon sur la route de France, afin de suivre les voyageurs et d'arriver au moment où ils tomberaient dans l'embuscade. Les fuitifs venaient seulement de quitter la route et c'est à peine s'ils étaient cachés par les arbrisseaux et les rochers, lorsqu'ils entendirent passer don Diégo emporté dans une course folle. Ils s'applaudirent de leur prudence; tandis que don Diego, parvenu près de sa bande, apprenait avec désespoir que ses plans étaient renversés, et qu'il lui fallait une fois encore, et à quelques pas de la France, rechercher la piste qu'il avait perdue et retrouvée mille fois depuis Madrid. On était bien près du Roussillon! Mais dans le Roussillon Charles-Quint avait des seigneurs dévoués, don Diégo connaissait leurs noms et il portait des pleins pouvoirs de l'empereur. C'est qu'en effet la mission qui lui avait été donnée était de la plus haute importance. En la faisant connaître, j'apprendrai à mes lectrices le nom des illustres personnages que poursuivait le rival heureux de François I^{er}.

Après la défaite de Pavie, le monarque français avait été retenu quelque temps captif en Italie; mais Charles-Quint, redoutant une tentative d'évasion de la part de François I^{er}, ordonna que ce prince fût conduit en Espagne. Le roi captif aborda à Barcelone, et bientôt, à Madrid, il se vit confiné dans la tour de l'Alcazar, appelée autrefois *Los lujanes*. La chambre qu'il occupait était assez grande, il y avait place pour quelques sièges, des coffres, quelques tables et un lit. De l'unique fenêtre de cette chambre, fenêtre garnie d'une double grille, jusqu'au pied de la tour, au bord du Mançanarès, il y avait plus de cent pieds, et néanmoins une garde permanente et active veillait sans cesse autour de la prison. Cependant, malgré toutes ces précautions, les commencements de la captivité du vaincu de Pavie furent assez doux; mais, petit à petit, la politique de Charles-Quint se montra plus soupçonneuse, la solitude se fit autour du captif, qui était parvenu à inspirer le plus vif intérêt aux guerriers et aux femmes qui approchaient de sa personne. L'opinion se prononça si vivement en sa faveur, que le vainqueur de Pavie, le connétable de Bourbon, se vit accueilli avec une froideur glaciale par le peuple, qui ne devait ses succès qu'au génie militaire de l'illustre transfuge. Le marquis de Villana, dont le palais, à Madrid, avait été assigné au connétable, osa dire à Charles-Quint: « Je ne puis rien refuser à votre Majesté, mais je déclare qu'aussitôt que Bourbon sera sorti de ma maison j'y mettrai le feu, comme à un

lieu souillé par la présence d'un traître, et indigne d'être habité par des gens d'honneur. »

Cependant François I^{er}, avec sa nature jeune et active, ne tarda point à se lasser des chaînes qui le retenaient; d'un autre côté, il ne voulait point faire à Charles-Quint les concessions qu'il exigeait. Aussi, dévoré de regret et de colère, le prince français ne tarda point à tomber malade, et sa maladie devint si grave que sa sœur Marguerite, duchesse d'Alençon, sollicita de l'empereur un sauf-conduit pour aller en Espagne soigner son frère. Elle obtint ce sauf-conduit et partit pour l'Espagne (septembre 1525), accompagnée du président Jean de Selve et des évêques de Tarbes et d'Embrun, destinés à traiter de la rançon du roi. La présence de sa sœur bien-aimée suffit pour rendre la santé à François I^{er}. La princesse, une des femmes les plus belles et les plus spirituelles de son temps, obtint les plus grands succès à Madrid; il n'en fut pas de même des négociateurs français, qui ne purent rien arracher à l'indomptable volonté de Charles-Quint, abusant de sa fortune. Alors, prenant une résolution héroïque, François I^{er} rédigea, en novembre, un acte par lequel il abdiquait la couronne de France en faveur du Dauphin son fils, anéantissant ainsi, pour ainsi dire, entre les mains de l'empereur le précieux gage que Pavie lui avait livré. Cet acte fut remis secrètement par François I^{er} à sa sœur afin que, de retour en France, elle le fit enregistrer au Parlement de Paris. Mais Charles-Quint, ayant appris l'existence de cette pièce, résolut de la saisir aux mains de Marguerite. Prévenue, chose étrange, par le connétable de Bourbon, elle résolut de fuir, ainsi qu'elle le fit, sans suite et sans bagage, accompagnée seulement de M^{lle} d'Heilly, d'un écuyer déguisé en religieux, et avec le petit Isolín, page qui, ayant surpris le secret du départ, ne voulut jamais consentir à se séparer de sa belle maîtresse, cachée de son côté sous les habits d'un page.

Dès qu'il avait été averti du départ de la charmante fille de France, de la *Marguerite des Marguerites*, comme François I^{er} se plaisait à nommer sa sœur, Charles-Quint avait lancé dans toutes les directions et sur toutes les routes des agents chargés de ramener la belle fugitive. Plusieurs fois, pour ainsi dire sans le savoir, Marguerite avait traversé les mailles du filet dont on cherchait à l'envelopper; mais, dans la dernière circonstance que nous avons retracée, c'était à l'espiègle habileté d'Isolín qu'elle avait dû de pouvoir continuer sa route. Elle n'était point toutefois à bout de périls, et les dernières lieues qui séparaient Marguerite de la France devaient être les plus difficiles à franchir.

Maintenant revenons à nos fugitifs, à cette savante et gracieuse Marguerite, veuve depuis quelques mois seulement par le décès du duc d'Alençon ¹. Après avoir décrit un demi-cercle, elle était revenue, avec sa suite, reprendre la route de France. De son côté don Diego, sans perdre une minute, avait tenu conseil avec ses principaux agents, et, tous les avis recueillis, ils convinrent de se séparer deux par deux, afin de retrouver la piste perdue; dès qu'on l'aurait découverte, l'un des deux hommes devait la suivre, tandis que l'autre, revenant sur ses pas, rappellerait à lui les poursuivants lancés dans d'autres directions arrêtées par avance. Il fut d'ailleurs convenu que, comme la duchesse d'Alençon se trouvait pour ainsi dire aux portes de France, on saisirait, on brusquerait la fortune, si elle offrait quelques chances favorables, l'heure des précautions trop délicates, le moment des demi-mesures étant passé.

Quoiqu'aux yeux de don Diego il fût peu présumable que Marguerite suivit la route directe de France, il se réserva cette route, non pas qu'il espérât obtenir par lui-même un grand succès, c'est-à-dire rejoindre les fugitifs, mais parce qu'il avait une autre combinaison et d'autres ressorts à faire jouer. Monté sur un cheval bien harnaché, et accompagné d'Alvarez, ce même soudard qu'il avait appelé la veille don Butor, il se lança donc sur la route qui conduit à Salces, en Roussillon, tandis que les autres Espagnols, comme d'ardents limiers, se séparaient deux par deux pour quêter la voie perdue. Marguerite et M^{lle} d'Heilly, excitées par le péril qu'elles avaient couru la veille, et pour ainsi dire délassées par la pensée qu'elles touchaient au terme de leur fuite, hâtaient le pas de leurs montures. Le chemin serpentait tantôt dans le fond de profondes vallées, tantôt sur le sommet des monts; d'autres fois il s'en allait étroit, bizarrement contourné sur le flanc des montagnes, et nos hardis voyageurs avaient d'un côté une immense muraille de granit, qui s'élevait à des hauteurs prodigieuses, et de l'autre des précipices au fond desquels on entendait tantôt gémir la flèche des sapins, tantôt tonner la voix des torrents. Dans d'autres circonstances, malgré la hardiesse de son caractère, Marguerite aurait eu peur, peut-être; mais quand on est poursuivi par un grand péril, on oublie tout le reste, et l'on brave des dangers que de sang froid on n'aurait jamais osé envisager dans d'autres circonstances.

Quoique nos fugitifs s'avançassent rapidement, ils étaient loin de presser

¹ Il mourut de chagrin à Lyon, le 11 avril 1525. Chargé, à Pavie, du commandement de l'aile gauche, il fit sonner la retraite avant que tout fût désespéré. On l'accusa d'avoir été par là cause de la perte de la bataille. Cette accusation le tua.

leurs chevaux comme le faisaient don Diégo et Alvarez, et bientôt d'une voix ferme, quoique inquiète, le prétendu abbé, qui marchait le dernier, dit, en s'adressant comme toujours à M^{lle} d'Heilly :

« J'entends derrière nous venir des cavaliers, qui semblent ne pas ménager leurs montures.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites ? fit Albert...

— Écoutez.

— C'est vrai..., hâtons le pas.

— C'est inutile, ce n'est pas sur la vitesse de nos genets qu'il faut compter... Voici ce que je vous propose. Le chemin est étroit, un homme bien armé pourrait facilement en arrêter quatre ou cinq pendant une heure; malheureusement j'ai été forcé de prendre cette robe, et n'ai que de pauvres armes sous cette bure, mais je ferai ce que je pourrai... Pendant ce temps-là vous fuirez, et, dès que la route le permettra, vous vous jetterez à travers champs... Écoutez comme ils approchent, et si la route ne faisait pas tant de contours à travers ces rochers, nous pourrions déjà savoir au juste le nombre de ceux qui nous poursuivent. »

Ainsi que l'avait dit l'abbé, avec une sagacité capable d'étonner de la part de tout autre homme d'église, le lieu, pour une lutte désespérée d'un homme contre plusieurs, était admirablement choisi. En retournant sa monture pour faire face au danger qui approchait, le prétendu Guillaume avait à sa droite des masses de granit, droites, solides et sombres comme un mur de prison ; à sa gauche, l'abîme, et entre ces blocs de rochers et cet abîme un chemin où deux muletiers se seraient trouvés embarrassés avec les bâts de leurs mules, si ces capricieuses bêtes s'étaient mis en tête de vouloir marcher de front.

« Non ! non ! s'écria Albert, non, sire de Boisgelin, pas de sang ! Où irions-nous seules, et sans vous ? »

— Eh bien, vous serez témoins de la lutte, car certainement je ne vous laisserai pas prendre sans avoir essayé de vous défendre... Mordieu ! je n'oserais plus regarder ni un homme, ni une femme au visage... Oh ! mais tenez, il n'est plus temps de délibérer, ce sont deux des honnêtes marchands de l'hôtellerie... ; ils ont fait peau neuve, les drôles, et ils portent casques et épées, comme de vrais hommes d'armes... Mais s'ils ne sont que deux... »

En disant ces mots, le sire de Boisgelin quittant rapidement sa soutane qu'il roula autour de son bras gauche, parut alors tout couvert d'une cotte de mailles fines et brillantes, et il rappela sur sa tête une sorte de

capuchon fait également de mailles d'acier et qui tenait à la cotte. Pour armes offensives, le chevalier n'avait qu'une petite épée fort courte et un poignard. Diego et Alvarez aperçurent les fuitifs au même moment où le sire de Boisgelin venait de les découvrir. Alors les deux Espagnols ralentirent la course de leurs chevaux, et Diego ordonna à son compagnon de retourner sur ses pas pour rallier toute la bande, ainsi qu'il avait été convenu, tandis que lui-même, don Diego, suivrait la sœur de François I^{er}. Mais, soit qu'il fût stimulé par le désir d'une récompense, soit confiance dans sa force et son courage, Alvarez jura par tous les saints de l'Espagne qu'il était résolu à ne pas laisser échapper l'occasion, et qu'il aurait seul facilement raison de l'abbé, alors que sous sa robe se trouverait un cœur de gentilhomme. C'est en vain que don Diego voulut user de son autorité ; Alvarez saisit une longue rapière suspendue à l'arçon de sa selle, s'affermir sur les étriers et se lança contre le sire de Boisgelin. Que pouvait don Diego ? s'armant d'une masse d'armes, il se précipita à la suite de son valeureux compagnon.

Se voyant attaqué, le sire de Boisgelin recommanda à Marguerite, à M^{lle} d'Heilly et à Isolin de bien serrer leurs montures contre la roche perpendiculaire et d'attendre, sans trop d'inquiétude, l'issue du combat. Tout en se posant ensuite fièrement au milieu du sentier, le gentilhomme fit manœuvrer son cheval de manière à tenir Alvarez entre lui et le précipice. En effet, l'Espagnol s'avancait avec toute la vitesse dont sa monture était capable ; fier de son courage, rassuré peut-être aussi par la longueur de la lance dont il était armé, il se jeta sur Boisgelin avec une telle furie que les combattants engagèrent leurs fers jusqu'aux gardes. Emporté par la course de son cheval, l'Espagnol allait dépasser le chevalier, lorsque celui-ci, se dressant tout à coup sur les étriers et dégageant sa courte épée, porta, avec le pommeau de fer, sur la tête de son adversaire un coup tel, que celui-ci, laissant tomber son arme, éleva ses bras en l'air et, chancelant comme un pin frappé par la hache, vida la selle et roula dans le précipice. Mais au même instant, par une manœuvre habile, don Diego, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, passait entre le sire de Boisgelin et les rochers ; en deux bonds il se trouva en face de Marguerite, dont le regard, perdu dans les profondeurs de l'abîme, semblait suivre encore le cadavre bondissant d'Alvarez. Don Diego agita sa masse d'armes sur la noble tête de la princesse. A la vue de ce terrible danger, Isolin, poussant un cri, se jeta avec son cheval devant l'arme meurtrière que brandissait don Digo ; mais, soit qu'il sentit l'approche du sire de Boisgelin qui avait

fait volte-face, soit parce que l'héroïsme du petit page l'empêcha de porter son coup, soit enfin parce qu'il craignit de verser un sang royal, don Diego, poussant un cri sauvage, s'éloigna de toute la vitesse de son coursier, sans que le sire de Boisgelin, arrêté par la pâleur du visage de Marguerite, songeât à le poursuivre.

Marguerite, et surtout M^{lle} d'Heilly, étaient dans un état difficile à décrire; cependant l'habitude des joutes, des tournois et des jeux guerriers, où presque toujours le sang coulait, donnait aux femmes de cette époque cette espèce de courage que les combats de taureaux ont aujourd'hui rendu populaire en Espagne. On se mit donc rapidement en route, et, tout en marchant, le sire de Boisgelin témoigna l'inquiétude que lui causait la manœuvre de don Diego.

« Cet homme n'est pas un lâche, j'en suis sûr, et je crains bien qu'il ne nous suscite de nouvelles difficultés, de nouveaux périls, plus rudes que ceux que nous venons de surmonter... »

On était parvenu à la sortie des âpres montagnes, on pénétrait dans le Roussillon, et déjà même on voyait à l'horizon s'élever les sombres tours du château de Salces. Marguerite prétendait, affectant une sécurité qui n'était point en son cœur, sentir l'air de France saluer sa bien-venue. Isolín s'approcha d'elle en ce moment et lui dit :

« Ma bonne maîtresse veut-elle me permettre de prendre les devants, j'irai ainsi éclairant la marche, ou éveillant la courtoisie des seigneurs... »

— Quelle est cette idée, mon gentil Isolín, mon héroïque petit page ?

— Si vous m'octroyez ce que je demande, soyez certaine, madame, que deux heures après votre arrivée à Salces vous aurez une escorte digne de vous.

— Il a raison ! il a toujours raison ! s'écria Boisgelin.

— Eh bien, écoute, mon cher Isolín, voilà une bague qui porte mes armes; va donc, et que Dieu te protège. Le comte de Clermont Lodève, lieutenant à Narbonne pour le sire roi notre frère, doit être dans ces environs; cherche-le, et dis-lui que je suis au château de Salces, où je vais demander asile, car je sens mes forces trahir mon courage... Va, mon page... Mais pourquoi quittes-tu la route ?...

— Je veux éviter Salces, noble maîtresse, c'est toujours plus sûr.

— Il a raison, il a toujours raison », dit encore le sire de Boisgelin.

Bientôt on vit le charmant enfant disparaître à travers la vallée, qu'il franchit avec la grâce et l'audace d'un cavalier accompli.

Marguerite arriva bientôt à Salces, et grand fut son étonnement de trouver le châtelain qui semblait venir au-devant d'elle. Il prétendit bien

n'être sorti que pour se livrer au plaisir de la chasse, mais on ne voyait ni piqueurs ni meutes autour de lui, et nul valet ne portait au poing le faucon chaperonné.

Marguerite fut reçue avec tout le respect dû à son rang, et le châtelain l'invita à vouloir bien se reposer dans son manoir. Refuser était impossible, Marguerite d'ailleurs eût rougi de soupçonner une déloyauté. Le sire de Boisgelin semblait moins confiant; mais quelle résistance aurait-il pu opposer au seigneur de Salces et à ses nombreux hommes d'armes? Il suivit donc taciturne la brillante cavalcade qui se pressait autour de la duchesse d'Alençon et de M^{lle} d'Heilly. Bientôt les chevaux franchirent le pont-levis, et on entendit retomber la herse. Arrivée au perron du château, Marguerite mit pied à terre, et le châtelain conduisit la princesse dans les appartements d'honneur. La châtelaine de Salces lui fut présentée; elle mit sa garde-robe à la disposition de la princesse qui, abandonnant le costume de voyage qu'elle avait adopté, parut bientôt sous les vêtements de son sexe. A peine avait-elle achevé sa toilette, que le bruit d'une lutte terrible vint frapper son oreille; il lui sembla même entendre la voix du sire de Boisgelin, mais tout rentra dans le silence. Elle avait eu soin de cacher dans sa poitrine l'abdication de François I^{er}; résolue de ne céder qu'à la violence, et ne comptant plus que sur Dieu pour la sauver, si, comme elle le craignait avec raison, le sire de Boisgelin était prisonnier.

Des rafraichissements lui furent apportés, mais ce fut en vain qu'elle demanda M^{lle} d'Heilly; on lui répondit que, s'étant trouvée indisposée, elle reposait dans l'appartement qui lui avait été donné. Dès lors, pour Marguerite, il n'y avait plus de doute, elle était captive; elle échouait au port, c'était en vain qu'elle avait affronté tant de périls et de rudes fatigues!

Laissée seule pendant quelques heures, comme si on eût voulu qu'elle comprît bien la terrible situation dans laquelle elle se trouvait, elle vit enfin entrer le seigneur de Salces; il était accompagné de Diego.

« Madame, lui dit le châtelain, j'agis au nom de l'empereur, et c'est en son nom que je vous arrête... »

Marguerite ne bougea point du siège qu'elle occupait, et nulle émotion ne parut sur son visage.

« Vous m'entendez, madame... »

— Oui, je vous entends... Je me trompe, j'entends un manant qui insulte une femme. Vous n'êtes pas le seigneur de Salces ...

— Je ne suis pas le seigneur de Salces?...

— Si vous l'êtes, messire, j'en ai honte pour vous ! Votre écusson sera

brisé, et le bourreau vous arrachera les éperons d'or que vous êtes indigne de porter !

— L'empereur m'ordonne de vous reconduire à Madrid.

— Usez donc de la force, s'écria Marguerite, osez donc porter la main sur moi !

— Que votre Altesse daigne m'entendre... Vous êtes porteur de l'abdication de François I^{er} ; remettez-moi cette pièce et vous êtes libre...

— Sortez !...

— Vous voyez ce sablier... Dans une heure vous partirez avec moi pour Madrid, ou vous me donnerez l'acte que je demande. »

Ils s'éloignèrent. Marguerite se mit à pleurer ; elle aurait voulu arrêter le temps, mais le sable coulait toujours. Plutôt que de se dessaisir de l'abdication, elle songeait à l'anéantir ; mais, alors, elle n'en serait pas moins trainée à Madrid, et plus dure allait devenir la captivité de son frère chéri... Elle pria le Seigneur, elle lui demanda avec ferveur son appui, les lumières qu'il répand sur ceux qu'il aime... il n'y avait plus que quelques grains de sable à tomber... Le seigneur de Salces et don Diego reparurent.

« Allons, duchesse, fit ce dernier d'un ton brutal, il est temps de partir.

— L'abdication, madame », reprit le châtelain de Salces, évidemment effrayé à la pensée d'employer la violence.

Et comme Marguerite se taisait. « Buons le coup de l'étrier et en route ! reprit don Diego.

— Le coup de l'étrier ? dit une voix enfantine, je l'apporte. » Isolin parut, soutenant un plateau de riche orfèvrerie. « Oui, noble dame, il faut partir, le comte de Clermont-Lodève, avec cent lances, vous attend à la porte du château. »

Marguerite, poussant un cri de joie, pressa dans ses bras tremblants d'émotion le petit page, honteux et charmé de ces caresses. « Messire, dit-elle ensuite en s'adressant au châtelain de Salces, pâle de terreur, je n'ai qu'un conseil à vous donner : fuyez, car il n'y a pas de puissance au monde capable de vous sauver, si vous tombiez aux mains du comte de Clermont. » Et se levant avec la majesté d'une reine, elle ajouta : « Isolin, conduis-moi. »

Don Diego et le châtelain disparurent... Le pont-levis fut abattu, et le comte baisa la main de la sœur de François I^{er}. Toutes les lances s'abaissèrent devant elle. Montée sur un beau coursier, ayant autour d'elle tous les compagnons de sa fuite héroïque, rendus promptement à la liberté, elle vint se placer devant les preux qui l'avaient délivrée et dit, en montrant tour à tour et le sire de Boisgelin et le petit page :

gne
ain
odi-
our
éter
ab-
bins
ri...
lu-
ques
ent.
rtir.
nent
en
pa-
faut
orte
d'é-
dit-
n'ai
nde
nt.»
oi.»
t le
ais-
ous
elle
our





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) par M. M. S. Delacroix & Comenier.
 5. Albums de musique, 11 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1000 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées.

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte.

PARIS.

« Saluez ce chevalier, saluez cet enfant, ils ont sauvé la sœur de votre roi... »

Vive Marguerite ! s'écrièrent les chevaliers ; et bientôt poursuivant sans danger sa course, la duchesse arriva à Paris pour remplir l'importante mission confiée à son courage et à sa sagesse.

ROGER.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

LETTRE XII.

A CAMILLE.

Septembre 1851.

Lorsqu'une mode réussit à Paris, il ne faut pas croire que toutes les femmes la connaissent dès son apparition. Les grands fournisseurs seuls, lorsqu'ils ont lancé leurs essais, savent le degré de vogue qu'elle obtiendra, selon que telle ou telle personne l'aura adoptée. Ainsi comme vêtement s'est introduit le gilet, et le jais comme ornement. Le gilet a été porté tout l'hiver passé, sans que je t'en aie parlé, parce qu'alors il ne se voyait pas dans les promenades, et que souvent une fantaisie, très-admirée chez une femme qui ne se promène qu'en voiture, devient ridicule accompagnée d'un parapluie.

Quant au jais, je puis dire sans exagération que l'on en met partout : sur les coulisses des capotes, sur les robes, en guise de galons, ou pour cacher la tête d'un ruban ou d'une dentelle, sur les mantelets de soie, sur ceux de dentelle ; on l'enfile, pour en former des anneaux que l'on mélange aux fleurs, pour en faire des résilles ; on s'en sert pour broder des gilets, des devants de robe ; enfin, l'hiver prochain ce sera une vraie fureur. C'est joli, mais je te conseille, si tu t'en sers pour coiffure, de bien faire attention au poids ; j'ai tenu dans mes mains des capotes ornées ainsi, que je n'aurais pu supporter sur ma tête sans redouter une violente migraine.

Le jais ou jayet est une substance d'origine végétale, que l'on regardait jadis comme un bitume et qui se rapproche beaucoup de la houille ; on en connaît un grand nombre de variétés ; nous en possédons en Provence. On en trouve en Galice, en Aragon, dans les Asturies. En Prusse, il y en a une espèce connue sous le nom d'ambre noir.

Le jayet se taille à facettes, comme les pierres chez les lapidaires. Les ouvriers le dégrossissent, le percent, le polissent sur une meule horizon-

tale en grès, constamment mouillée. Mais je crois pouvoir affirmer que la plupart des bijoux et des ornements que nous portons ne sont qu'une contrefaçon en verre du véritable jais.

Outre le jais, le velours sera le complément de bien des robes : le noir produit un bon effet sur le vert, le violet, le marron. On en fera de jolies découpures, soit des pois de différentes grosseurs, soit des losanges, soit des étoiles que l'on fixera sur l'étoffe par un gros cordonnet fait à l'aiguille.

Pour robe négligée et basquine ordinaire l'on trouve de petits rubans à dents qui se froncent en tirant un fil du tissu, ou bien encore une petite frange bouclée formant la dent, qui est toute nouvelle.

L'affluence des étrangères à Paris a engagé tous les marchands à hâter leur *exhibition d'hiver*; en plein mois d'août l'on voyait, aux étalages, des capotes de velours ornées de jais, des manteaux ouatés, des manteaux en drap. On prétend que le Talma de l'hiver dernier sera le vêtement adopté pour négligé; seulement, comme il est impossible de l'offrir comme nouveauté en lui laissant sa forme primitive, on y ajoutera un capuchon et on l'échancrera un peu de chaque côté, à l'endroit où le bras le relève. Le mantelet dont je t'envoie le patron convient non-seulement pour l'automne, mais aussi pour l'hiver; il doit être alors en velours orné de dentelle de Venise, ou d'effilé.

Les pardessus ne sont bien aujourd'hui que dans l'appartement, et je trouve que, pour l'extérieur, les vêtements un peu larges et qui dissimulent la taille sont beaucoup mieux que ceux qui sont ajustés.

Depuis l'invention des *confections* les châles ont beaucoup perdu. Ceux qui luttent sont les crêpes et les châles de l'Inde, et les cachemires brodés en soie; non qu'ils soient plus faciles à draper, mais parce qu'ils coûtent cher. Ainsi les châles fantaisie d'autrefois, grenadine, barège, sont remplacés par les mantelets de toute espèce. On a essayé cette saison des châles en laine à fond uni, entourés d'une large bordure. Ces châles ont un revers simple à bordure étroite, qui se renverse comme les châles longs. Ils sont du reste peu coûteux.

Les modistes varient un peu la forme de leurs capotes: le colimaçon est usé; on reprend la porte, ou mieux encore une espèce de *fanchon* capricieuse, qui se garnit de dentelle, de ruban, de jais, de crêpe lisse, selon l'étoffe.

Il y a quelques années un chapeau blanc accompagnait une toilette habillée; aujourd'hui c'est le chapeau préféré, parce qu'il peut être porté avec les robes de toutes couleurs. Il est commode, c'est vrai, mais il est com-

mun, surtout en tulle, en crêpe, enfin, en étoffe vaporeuse, ou il faut qu'il soit orné de plumes; alors il ne convient plus pour jeune fille. — Pour l'automne on fait, à Paris, beaucoup de capotes de crêpe; j'en ai vu une bleu clair, ornée de volants de crêpe lisse, avec des lauriers bleus sous la passe; une autre en crêpe vert, ornée de dentelle noire et d'une passementerie de jais sur les coulisses.

Tu me demandes une toilette de petite soirée. Pour jeune fille, je ne puis conseiller que l'organdi ou la tarlatane. Si tu ne veux pas de volants découpés, tu peux couvrir ta jupe de plis progressifs (de 20 à 30); le dernier se trouve près de la ceinture; corsage montant à la vierge, manches ouvertes, ornées de dentelle; coiffure de ruban chiné ou écossais; ceinture de ruban assorti, très-large, à longs bouts flottants par devant. Ou bien, canezou de mousseline brodée, à basques, jupe de soie rose ou bleue, ceinture longue, en ruban; coiffure de rubans étroits écossais, entremêlés de boutons de roses. Ou bien encore une robe de gaze dona Maria, blanche, avec volants brochés, bleu ou rose; pour coiffure une guirlande de roses des haies.

Les corsages de ville se font toujours ouverts en cœur, mais un corsage ouvert carrément est plus habillé (je t'en ai envoyé un très-bon patron cette année). Cependant je dois te prévenir que cette dernière forme ne convient pas à une femme maigre, qu'elle rétrécit un peu la poitrine; aussi est-il indispensable que le *carré* soit coupé franchement. Avec ce corsage, on porte une chemisette ornée de dentelle, et on bâtit au corsage une dentelle pas trop haute, qui revient sur le cou et la poitrine en fronçant légèrement.

Maintenant voici les dimensions que tu m'as demandées et qui te guideront pour un jupon tuyauté. Le mien a trois volants, parce que je suis d'une taille moyenne; mais pour une personne petite, je conseille de n'en mettre que deux. Le jupon a donc 3 mètres de tour, l'ourlet 6 cent. de haut. Chaque volant de 10 cent. de haut a un ourlet d'un demi-centimètre. Le premier volant est posé à 12 cent. et demi du bas du jupon, le volant au-dessus à 9 cent. au-dessus du premier, de manière que l'ourlet retombe sur la tête du premier volant. Le troisième volant se pose à la même distance que le second. Chaque volant a 5 mètres 60 cent. de largeur; ils sont en jaconas; le jupon est en percale; on roule l'étoffe sur son doigt pour les froncer. Je t'enverrai prochainement un patron excellent d'une ceinture qui convient pour toutes les tailles.

Voici encore une année écoulée, une fois encore j'achève le volume de notre correspondance. C'est une rude tâche, sans doute, que celle que

j'ai entreprise ; mais elle me plaît, parce qu'elle m'offre les moyens d'être utile à la jeunesse, à son instruction, à ses travaux, à ses plaisirs. Tous les jours, à toute heure, nous allons furetant et cherchant les modes et les ouvrages qui peuvent te plaire : c'est ainsi que va s'améliorant votre *Magasin*. Le mois prochain, avec de la musique inédite et des tapisseries délicieuses, tu recevras une sépia que je ne puis me lasser de contempler et dont l'exécution me semble d'heure en heure plus parfaite. Toutes nos mesures sont prises pour que rien ne manque à la distinction et à l'utilité du journal. Il me paraît que nos forces vont sans cesse en croissant, comme le désir que nous avons de plaire à nos abonnées si nombreuses et si fidèles.

Je sais que tu ne te lasses pas de louer notre ouvrage : je te remercie de ton amicale bienveillance, comme je remercie toutes tes compagnes et tes sœurs de grâce et d'esprit, des charmantes lettres qu'elles nous ont adressées... Il y a plaisir, il y a bonheur à travailler pour des cœurs si doux et si reconnaissants, pour des intelligences si promptes et si aimables. Que ces cœurs nous restent fidèles comme le tien, et que nos leçons soient toujours utiles à ces jeunes et délicates intelligences... C'est le vœu, c'est l'espérance de ton amie.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Pommade de moelle de bœuf.

Il faut se procurer 125 grammes de moelle de bœuf, la couper en très-petits morceaux et la faire fondre au bain-marie, en prenant garde qu'il n'entre pas d'eau dans la moelle. Lorsqu'elle est fondue, la passer dans une mousseline claire, un peu forte, afin qu'elle n'éclate pas.

Pendant que cette moelle est sur le feu on met dans un petit vase deux cuillerées à bouche d'huile d'amandes douces (l'hiver on en met trois et même quelquefois quatre), une cuillerée de rhum, et une cuillerée à café d'essence de citron, de rose, de jasmin, etc.

On bat ces trois choses un quart de minute, puis on verse ce mélange dans la moelle qui doit être chaude ; on bat le tout ensemble encore un quart de minute, et on verse dans les pots.

OUVRAGES DIVERS.

BRODERIE.

Point de sable ou sablé.

Le point de sable ou point sablé qui, mêlé au plumetis ou au passé, produit un si joli effet dans la broderie, n'est autre chose qu'un assemblage de points-arrière bien égaux. Pour couvrir de sablé un dessin, une feuille de rosier par exemple, il faut, une fois le contour et les

nervures finement cordonnés, faire un rang de points-arrière tout le long du cordonnet du contour, en ayant bien soin d'aller jusqu'à l'extrémité des plus petites dents. Après ce premier rang on en fait d'autres, en suivant la même marche, jusqu'à ce que tout l'espace soit couvert. Il est *très-essentiel* de contrarier les points à chaque rang. J'ai dit qu'il fallait faire des *points-arrière*, mais non des piqûres, car il est bon de laisser un fil (deux seraient trop) entre chaque point, et non de les serrer les uns sur les autres; c'est ainsi que l'enseignent les meilleures brodeuses de Paris. Les broderies de Suisse et de Nancy se reconnaissent à leur sablé fait le long des fils de l'étoffe, ou quelquefois en biais, mais toujours en lignes droites, et généralement formé de piqûres. Ce sablé ressemble à de la tapisserie au lieu de représenter du *sablé répandu*, l'effet en est moins joli.

PATRON.

Explication du mantelet dessiné sur la planche aux n^{os} 19, 20.

Ce mantelet, qui fait le châle devant et derrière, se coupe en quatre morceaux, deux morceaux pour le dos et deux pour les devants. On emploie du taffetas ou du pou de soie en grande largeur. Il en faut 2 mètres.

Le n^o 19 est le devant du mantelet.

Le n^o 20 est le dos. Il y a une couture au milieu, puisqu'il se taille en deux morceaux.

On réunit les deux dos aux devants en suivant sur le patron les lettres indiquant les endroits où les morceaux se rejoignent.

Ce mantelet se fait en pou de soie pour l'automne, mais on peut le porter en velours pour l'hiver. On le soutache ou on le brode complètement au passé, ce qui est très-riche. On l'entoure d'une dentelle noire ou d'un effilé de 18 cent. de haut, et l'on pose au-dessus de cet effilé trois rangs de petits galons n'ayant pas 1 cent. de largeur; le premier galon cache la tête de l'effilé. Pour rendre ce mantelet plus habillé, on peut poser à moitié du mantelet un effilé semblable à celui du tour qui fait aussi le châle, sans oublier les trois galons. Voici les dimensions qui guideront pour poser l'effilé. Dans le dos, à la couture du milieu, l'effilé se pose à 37 cent. du cou. Sur la couture de l'épaule il se pose à 32 cent. du cou. Sur la poitrine, à l'endroit où le mantelet se ferme, l'effilé redescend en pointe; on le coud à 43 cent. de la couture de l'épaule.

Ce mantelet est ouvert sur la poitrine et vient s'attacher à peu près à la ceinture par une agrafe et une boucle. Les devants et le tour du cou sont maintenus par deux lisérés.

Pour la garniture extérieure du mantelet il faut 2 mètres 80 cent. d'effilé. Si on veut poser la seconde garniture que j'ai indiquée, il en faut en plus 1 mètre 60 cent., en tout 4 m. 60 c.

FILET ROND.

Ce filet se travaille comme le filet ordinaire, avec cette seule différence qu'au lieu de poser la navette dans une maille de bas en haut, on la pose de haut en bas. De cette manière les mailles deviennent rondes et le tissu reçoit beaucoup d'élasticité; partout le fil a l'air d'être tors.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Dessin en application pour aube. Il peut aussi convenir pour rideaux brodés au crochet, etc.</p> <p>2. Dessin au plumetis pour devant de fichu. Ce dessin se brode sur batiste; les raies indiquent la largeur des plis, qui sont tous cousus par un point à jour, pour</p> | <p>lequel on tire les fils.</p> <p>3. Col assorti au n^o 2. Ce patron est tout nouveau et va très-bien.</p> <p>4. Dessin d'une bande assortie au col pour faire des manches ouvertes. Il en faut broder un mètre.</p> <p>5 et 6. Entre-deux. Plumetis.</p> |
|---|--|

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Col plumetis et point de sable orné de jours.</p> <p>2. Mouchoir au plumetis entouré d'un feston mat.</p> <p>3. Col d'enfant en deux morceaux. Broderie anglaise.</p> <p>4. Dessin plumetis et feston pour manches, volants, jupon, etc.</p> <p>5. Entre-deux assorti au n^o 4.</p> <p>6. Dessin au plumetis pour manches, volants de robe d'enfants, etc.</p> <p>7. Entre-deux assorti au n^o 6.</p> <p>8. Garniture au feston pour pantalon, jupon,</p> | <p>manches, etc.</p> <p>9. Entre-deux assorti au n^o 8.</p> <p>10. <i>Amalia</i>. Plumetis. Pois.</p> <p>11. <i>Frédérica</i>. Plumetis oisillons.</p> <p>12. <i>Fleurice</i>. Plumetis.</p> <p>13. <i>Angélique</i>. Id.</p> <p>14. <i>Henriette</i>. Plumetis. Muguets.</p> <p>15. <i>Hélène</i>. Feston.</p> <p>16. <i>Alice</i>. Plumetis.</p> <p>17. <i>J. G. H.</i> Initiales. Plumetis.</p> <p>18. <i>A. D.</i> Plumetis.</p> <p>19 et 20. Patron d'un mantelet. Voir l'explication aux <i>Ouvrages</i>.</p> |
|---|---|

Explication du Rébus du mois d'Août.

Je suppose deux hommes seuls sur la terre, se la partageant. Il y aura bientôt entre eux rupture, ne fût-ce que pour les limites.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et C^e rue Lemercier, 30. Batignolles.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE L'ANNÉE 1850-1851.

BEAUX-ARTS.	
De l'Aquarelle, par M. Louis Leclère,	33, 73, 102, 163
De la Gravure, par M. L. Leclère.	260, 321
Les Tapisseries de Nancy, par M ^{me} Marie Montluçon.	356

BIOGRAPHIE.	
Michel Cervantès, par A. G.	36, 68
Vaucanson.	201
Goldoni.	327

BOTANIQUE.	
Le Poison sous la fleur, par M ^{me} Louise Leneveux.	268, 289

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.	
Nettoyage des cadres dorés.	56
Encre pour marquer le linge.	56
Procédé pour faire de l'encre rouge.	124
Moyen pour dégraisser les feuilles de livre.	124
Procédé pour empêcher le duvet de sortir des enveloppes de coutil.	124
Nettoyage des broderies d'or.	124
Procédé de M. Thénard pour enlever sur le linge les taches de rouille, d'encre et de cambouis.	155
Manière de lustrer les poêles en fonte, etc.	186
Moyen pour empêcher la rouille.	186
Manière d'entretenir le vernis des meubles.	251
Manière de rendre la fraîcheur aux châles et aux voiles qui ont reçu la pluie.	251
Conservation des raisins.	316
Moyen de reconnaître le coton dans les étoffes de laine.	348
Procédé pour donner à la toile de coton la couleur nankin.	348
Moyen de blanchir l'ivoire.	348
Pommade de moelle de bœuf.	376

HISTOIRE.	
Louise de Guzman.	40
Jacques Cœur.	71
Buckingham.	104
Jean Althen.	139
François Bacon.	169
Thomas More (Morus).	295
Formation de la France.	331
Dédale.	355

HISTOIRE NATURELLE.	
Mœurs de quelques insectes, par M ^{me} Louise Leneveux.	42, 76
La Cigale et la Fourmi, par M ^{me} Louise Leneveux.	132
La Chasse aux papillons, par E. B.	196
LITTÉRATURE.	
Le théâtre grec, Eschyle.	225
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Ernest Dubreuil.	232
Sophocle.	265

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.	
La Chanson du pauvre d'Uhland, trad. par M. H. Blaze.	141
Lucie, simple histoire, trad. de M. Child, par M ^{me} J. Anceaux.	270
La Princesse enchantée, légende mauresque, traduite de M. Martinez de la Rosa, par M ^{me} Jeanne Bret.	276

MORALE.	
De la Modestie, par M ^{me} de Watteville.	1
De la Discretion, par M ^{me} de Watteville.	65
De la Coquetterie, par M ^{me} de Watteville.	161
De l'Esprit romanesque, par M ^{me} de Watteville.	257

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.	
Modes, par M ^{me} C. G.	22, 52, 86, 120, 151, 183, 214, 246, 280, 312, 343

POÉSIE.	
La Bague d'or, parabole par M. Emile Deschamps.	5
Le Chasseur, le Lion et le Lapin, fable, par M. Théod. Lorin.	46
La Couronne de bluets, par M ^{me} Louise-Eugénie Bally.	80
Sonnet, par M ^{me} Amable Tastu.	106
Parfum et souvenir, par J. Canonge.	142
L'or n'est rien ici-bas, par M ^{me} Louise-Eugénie Bally.	171
La Blanche maison, par M ^{me} Louise-Eugénie Bally.	236
Colette au hameau, par M ^{me} Louise-Eugénie Bally.	297
L'hirondelle et la tourterelle, fable, par M. Th. Lorin.	361

RÉCRÉATIONS.	
Régine, ou l'invention du point d'Alençon, par M ^{me} Eugénie Foa.	15, 47
Berthe, par M. de la Reynie.	81, 110

Le Rubis de la maison Vatteville, par M ^{me} Marie de Montluçon.	143	Procédé pour fabriquer des grains odorants, des colliers, etc.	317
Les deux cousines, par M ^{me} E. Foa.	173, 208	Lys pour bouquet d'autel.	317
Mariquita, par M ^{me} Eugénie Bally.	205	Bracelet en soie noire avec perles de jais.	318
Salvator Rosa, par M ^{lle} Coralie Lalire.	302	Bracelet en velours ou en rubans.	318
Le petit Page, par Roger.	335, 362		
SCIENCES PHYSIQUES.		CROCHET.	
Mémoires d'un sorcier, par Etteila.	6, 97, 193, 227	Manches en laine pour petit enfant avec garniture formant la dent.	27
VARIÉTÉS.		Panier rond avec sac.	27
Le Dindon de la Saint-Martin.	12	Sac à tabac polonais.	62
Polichinelle et Arlequin, par M. Théod. Lorin.	106	Abat-jour pour lampes.	91
Guillot Gorju, par M ^{me} Louise Leneveux.	238	Bourse à coulisse.	125
Valeur de quelques monnaies étrangères comparées aux monnaies françaises.	299	Bourse, forme de cabas, avec ou sans perles.	155
VOYAGE.		Dahlia en relief pour tapis.	156
Mœurs et coutumes des Arabes en Espagne, par X.	129, 166	Sac à tabac.	157
Un mariage arménien à Constantinople, par Walsh.	353	Bourse longue, gros bleu, or et blanc.	186
OUVRAGES DIVERS.		Dessus de tabouret de piano.	222
Filet rond.	377	Corbeille à ouvrages, forme Montespan.	252
<i>Ouvrages de fantaisie.</i>		Cache-pot à grandes dents, laine et soie.	253
Panier rond, avec sac en canevas et paille.	27	Bourse marquise avec perles.	284
Porte-cigares au point de chaînette.	29	Tapis de pied fait sur une corde.	316
Pantoufles avec application, genre oriental.	29	PATRONS.	
Ménagère.	58	<i>Lingerie.</i>	
Dessous de lampe avec garniture vermicelle.	59	Brassière brodée pour enfants du second âge.	29
Corbeille à jetons pour table de jeu.	60	Bonnet du matin avec garniture de broderie anglaise.	30
Fleurs en laine.	61	Patron d'un pardessus demi-ajusté.	158
Feuilles en laine.	61	Petite robe à basques pour enfant de trois à cinq ans.	254
Porte-montre.	61	<i>Et sur les planches de broderie.</i>	
Dessous de lampe entouré d'une garniture chardon.	93	Janvier. Corsage à berthe. Tunique de petit garçon.—Mars. Corsage Watteau coupé carrément sur la poitrine.—	
Fleurs en plumes d'oie pour ornement de chapelle.	126	Avril. Deux patrons de mantelet.—	
Vide-poches en tapisserie avec perles de jais.	187	Mai. Deux pardessus d'enfant.	
Chapeau en lacet, imitant la paille de riz.	218	Confection.	
Dessous de lampe entouré de feuilles en laine et de glands.	219	Patron d'un pardessus.	57
Pelote-borne au point de clochette.	221	Patron d'un manteau.	57
Pâquerette en laine.	222	Patron de manteau à volants.	91
Impression des feuilles naturelles sur papier, sur soie et autres étoffes.	251	Basquine.	287
Id. sur tout objet dur et uni.	251	Corsage à basque, forme de gilet.	287
Baguier en fil de fer recouvert en chenille.	285	Capeline de jardin.	318
Housse pour fauteuil, forme d'une taie d'oreiller.	286	Patron d'un mantelet.	377
		TRICOTS.	
		Bourse en soie de deux couleurs avec une raie.	93
		Bourse avec perles d'acier.	94
		Cache-nez.	125
		Guêtres en laine pour enfant de trois à cinq ans.	187
		Tricot grenade.	188

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

